

## *Lui et elle*

### **Lui**

Ce bruit de tuyauterie, ces gargouillements... Je sais que cela implique l'arrivée du repas. Je me lèche les lèvres en anticipant le plaisir. J'ai fermé les yeux pour mieux me préparer à déguster. A chaque fois la bonne surprise me remplit d'une ondée chaude qui remonte de mon ventre, brûle mes joues et titille le bout de mes doigts. J'aime le plaisir que donne cette variété de goûts, la subtilité des parfums et surtout leurs mélanges. Et dans ma semi-obscureté j'attends. Mes paupières s'ouvrent brusquement ne comprenant pas ce qui m'arrive: je sens un goût nouveau que je n'apprécie point, il me brûle la gorge, me picote les yeux. Je me trémousse dans tous les sens pour m'en dégager. Ridicule, je pense, je sais que je vais mariner durant les prochaines heures dans cet arôme qui pollue mon eau, alors à quoi bon! Peut-être à lui faire savoir que je n'aime pas ça du tout, je m'arrête de penser une seconde mes sens aux aguets, mais je me relâche parce que je sais que la communication est impossible, peut-être qu'elle comprendra le contraire. Non, je ne vais pas me risquer à vivre ce repas une autre fois, j'ai envie de hurler fort mon dégoût.

### **Elle**

Mais quel délice ces bouchées indiennes, et quelle merveilleuse idée de les avoir commandées pour dîner. Cela faisait longtemps que j'avais envie d'exotisme, et je crois que la seule forme qui me soit permise actuellement c'est la gas-

tronomique. Tant pis j'en profite à fond surtout que j'ai lu dans mes bouquins spécialisés, que je consulte à tout bout de champ pour me rassurer, que l'initiation aux goûts se fait à cet âge déjà. Les progrès de la science me fascinent: deviner des sentiments, prédire des réactions. Déjà j'ai la preuve que nos goûts sont partagés, je sens des mouvements qui signent ton plaisir. Oh mon bébé, comme je te sens et comme tu me combles de tendresse.

Au bout de ces cinq mois de cohabitation, toi dans mon ventre et moi ta coquille, je guette tes réactions et les interprète: je vois bien que la cuisine épicée te plaît, tu as immédiatement bougé, comme quand je mange du chocolat et que tu te retournes dans tous les sens dans ton habitacle douillet. J'ai envie que tout soit en rose pour toi durant ces neuf mois au moins, ce qui t'attend dehors ne l'est souvent pas. Voilà, tu te calmes... encore une bouchée? Désolé mon petit, mais l'indien m'a donné des acidités, ou peut-être c'est ma position étendue comme un César romain tenant d'une main un livre, picorant de l'autre. Je m'arrête maintenant, peut-être qu'une autre fois tu goûteras à de nouveaux délices, je veux profiter de ces mois d'attente pour te faire découvrir toutes les diversités de ce monde. Ton papa se moque un peu de moi, il trouve que cette hâte est déplacée, ridicule... attendrissante, et il me laisse faire mes ateliers de découverte avec toi.

## **Lui**

Je me suis assoupi dans cette tiédeur ambiante et humide après avoir fait deux petits tours sur moi, histoire de trouver la position la plus confortable. Il faut avouer que c'est un endroit assez douillet pour passer la nuit parce que pour ce qui est de la journée, il y a des jours où je me fais bien balloter. Ce n'est pas agréable, surtout quand elle commence

à sauter sur un fond de musique assourdissante auquel s'ajoutent les battements de son cœur qui s'accélèrent et qui résonnent dans mes tympanes et mon ventre jusqu'à en avoir mal à la tête... Mais heureusement qu'elle ne fait pas cela souvent. Je n'aime pas non plus quand elle monte les escaliers en courant pour les mêmes raisons, la musique en moins je dois avouer. Ce n'est pas que je n'aime pas la musique mais mes choix se portent sur un style plus mélodieux que j'entends parfois comme en sourdine et qui me berce, là, dans mon coin, surtout si elle chante avec sa voix toute chaude. Et si l'autre, celui qui a la voix grave, chante avec elle, j'arrête ma respiration pour ne pas perturber ce duo, qui me berce, berce, berce... Et même si alors son cœur bat aussi très vite, rien ne perturbe mon plaisir. Tout s'harmonise, même le clapotis du liquide autour de moi. Et je m'endors au fond de mon berceau.

## **Elle**

Je rentre tout essoufflée de mon cours de gym que je compte continuer tant que mon ventre me le permettra. Tu te tiens bien sage en ces moments, je fais bien attention à t'hydrater et à t'oxygéner. Déjà je ne peux plus faire certains exercices au sol, j'évite de sauter pour cause de laxité ligamentaire mais je tiens à poursuivre mon semblant de vie ordinaire. Je veux partager avec toi mes journées, continuer ma vie d'avant toi parce que ce sera ainsi aussi quand tu seras là. Je réserverai toujours des moments pour nous deux, j'ai beaucoup de chansons à te chanter, ton papa nous accompagnera à la guitare. Nous faisons déjà les répétitions! Dans la tiédeur de notre séjour en fin de journée, nous nous évadons les trois dans des rythmes romantiques, des ballades country rythmées, tous les styles sont bons quand les chanteurs sont de qualité! Et si je ferme mes yeux, je sens que

dans ton immobilité tu apprécies ces doux moments, mon petit mélomane. Et ces nuits de concert tu dors si bien... C'est comme si je t'avais déjà entre les bras et que je te berçais en caressant ta peau de pêche.

### **Lui**

Je suis réveillé par une luminosité ambiante étrange. Je cligne les yeux mais même avec les paupières closes, je ressens cette clarté. J'essaie d'attraper avec mes doigts les rayons lumineux, je joue avec le visible mais intouchable. Je m'amuse. Je guette les différentes teintes que prend mon eau. Une douce chaleur m'envahit et m'assoupit. Je flotte bercé par ce clapotis tiède. Je crois avoir trouvé la définition du bien-être, je l'expérimente, je la déguste. J'entends en sourdine sa voix des jours tranquilles, et sa musicalité me reconforte. Je peux même ressentir les petites chiquenaudes quand elle tapote sur son ventre, et cela me chatouille. Et puis tout à coup, je ne sens plus mon poids, c'est comme si j'étais devenu une plume. Et même la lumière a bleui. Est-ce le ciel? Les bruits qui me parviennent ont une sonorité nouvelle. Tout me semble nouveau avec des réminiscences antérieures que je n'arrive pas à situer.

### **Elle**

Par cette chaleur, je me dore comme une croquette au soleil, un côté puis l'autre. J'expose mon ventre et je me plais dans ce bikini d'où il jaillit arrogant et fier. Le temps est radieux, je me caresse le ventre de plaisir. Puis je plonge dans l'eau fraîche de la mer et je me sens toute légère, comme il y a longtemps, comme avant que nous cohabitons dans mon corps. Couchée sur le dos, les vagues me bercent et me portent et j'aime me sentir ballottée au gré des vagues et leur clapotis. A travers mes paupières fermées je sens la lu-

minimité des rayons et je me dis que mon bébé baigne dans cette même lumière. Nous partageons cela aussi. Notre fusion me berce le cœur.

### **Lui**

Aujourd'hui quelque chose d'étrange me réveille en sursaut, je me sens coincé de toutes parts. Je dégage mon coude qui s'enfonce dans mes côtes mais de nouveau, cet étai. Je peux à peine étirer mes orteils et mes doigts, l'étai, une respiration, l'étai, un petit rot... Je me demande ce qu'elle a bien pu faire pour me faire subir ça. Combien cela va durer? Je ne crois pas pouvoir supporter longtemps ce rythme. Ce qui me gêne le plus, c'est de ne pas pouvoir bouger comme je le fais d'habitude. Et même si ces derniers temps je me sens un peu à l'étroit, je trouve toujours un petit interstice mou pour y passer mon genou ou mon pied. D'ailleurs je dois avouer que je le fais parfois exprès parce qu'à ce moment je sens une petite tape chatouillante, alors je me retire vite. Mais cette fois je suis comprimé dans tous les sens, partout. Je décide de me recroqueviller encore plus, je rapproche mes genoux de mes joues, je peux presque les lécher mais mes mains s'interposent, ne trouvant probablement pas où aller... tant mieux, je suce mon pouce avec concentration et j'en oublie presque tout ce remue-ménage qui maintenant s'accompagne de l'écho de ses geignements, peut-être même des cris si j'en mesure les décibels. Rien de rassurant, je m'affaire sur mon pouce question de dévier mes sens et mon attention sur cette activité.

### **Elle**

Des contractions douloureuses me bloquent au lit depuis quelques minutes, elles passeront je me dis. J'essaie les respirations profondes pour soulager la douleur, ton papa

blême tourne autour de moi en me demandant si cela va aller. J'ai juste le temps de lui dire oui, qu'une nouvelle contraction me déforme la figure. Je ne dois pas être belle à voir! En touchant mon ventre je le sens dur comme jamais. C'est comme si un écrou était installé dans mon bas-ventre et qu'il diffusait ses vibrations douloureuses à tout mon ventre. Je n'ai pas pu retenir des gémissements, puis des petits cris, quelques-uns même... plutôt grands, je dois l'avouer honteusement. J'essaie de te caresser question de te transmettre un peu de calme, je te sens trop sage ce matin malgré tout ce branle-bas. Je sais que tu ne souffres pas, pas comme moi, mais persiste une petite inquiétude, réflexe de mère déjà. Mais je ne peux rien faire pour toi, je t'ai protégé durant des semaines, des mois et me voilà impuissante, frustrée de ne pas savoir comment t'éviter la moindre douleur

### **Lui**

Après le début des contractions auxquelles je commence à m'habituer, voilà que je suis progressivement privé de mon milieu vital: l'eau dans laquelle je baigne me file entre les doigts, j'en prends quelques gorgées au risque de m'étrangler... instinct de survie je crois. Mes genoux se touchent, mes doigts peinent à s'ouvrir maintenant qu'ils font les mouvements à sec. Je décide de ne pas bouger pour éviter les frottements, je ferme les yeux qui commencent à me picoter. Maintenant je me sens poussé la tête la première vers le bas. Mes tempes sont comprimées et je ne trouve d'autre solution que de plier mon cou autant que je peux pour diminuer cette tension dans la tête. Je me recroqueville, je me fais tout petit, si avant ce n'était pas large, là on frôle l'insoutenable étroitesse des lieux.

## **Elle**

Après toutes ces contractions, la dilatation est encore insuffisante pour que tu passes. Le médecin décide qu'en rompant la poche des eaux on pourra accélérer le processus. Va donc pour cette tentative si elle peut faciliter ta transition de mon ventre au monde réel. Le liquide chaud s'écoule entre mes jambes et je m'inquiète pour toi, je te prive de ton air.

Mais les contractions restent horriblement douloureuses, on progresse dans l'intensité. Je me demande jusqu'à quel degré une douleur intolérable peut-elle être supportée? Le centre névralgique de la douleur est-il élastique? Par quel mécanisme le fait de hurler soulage-t-il la douleur? Ou bien ce n'est même pas vrai? Je m'aide de toutes les respirations apprises dans mes cours de préparation à l'accouchement sans douleur (bien raison de ne pas nous faire signer une clause de garantie du produit) mais la douleur est tenace, que dis-je elle m'habite, elle fait corps avec moi et semble bien installée. Pourvu que tu ne ressenties rien, toi.

## **Lui**

Si elle se permet de crier moi aussi j'en ai bien envie, mais aucun son ne sort de ma bouche. Je ne peux même pas donner des coups de pieds réprobateurs. Mon cœur s'accélère à chaque contraction qui broie mes côtes. Si l'on daignait me dire combien cela va durer, peut-être que je pourrais espérer une issue mais les choses ne semblent pas aboutir. Si je pouvais m'aider de mes pieds, je donnerais un élan à ma progression et je me dégagerais un peu moins lentement. J'avoue que ne sachant pas ce qui m'attend à l'autre bout, j'hésite un peu... et si c'était mieux ici? Je crois qu'elle ne me laisse pas le choix, elle me pousse vers cette lumière qui pointe au bout. Je glisse.

## **Elle**

Le docteur me dit qu'il voit déjà la tête de mon bébé et j'ai un petit pincement au cœur entre bonheur et angoisse. Va-t-il aimer ce monde dans lequel il arrive? Serai-je une bonne mère? Sera-t-il heureux? Tant de questions que je n'ose formuler à voix haute. Quelle qu'en soit la réponse... c'est trop tard! Ton papa me serre la main chaque fois qu'il entend le moniteur indiquer une contraction, il a bien vu que la douleur est terrible mais n'ose pas jeter un coup d'œil du côté du trou par où tu émerges. Je sens qu'il fait des efforts pour rester dans cette ambiance médicalisée, de champs stériles et d'odeur de bétadine. Il t'attend tout comme moi, il veut participer au comité d'accueil. Et aussi, il pense que par sa présence il partage avec moi sa responsabilité de géniteur. Il ne peut pas savoir au fond combien cette douleur n'est pas partageable, elle est à moi toute seule et je sens qu'elle restera gravée longtemps dans mes entrailles.

## **Lui**

La pression me prend aux tempes maintenant et tout s'accélère. Je me sens happé, comme aspiré et je pense que cela vaut bien mieux que d'être coincé dans ce canal étriqué. Une sensation froide sur le haut de ma tête, tout mon corps glisse dans le vide. Je suis là mais je ne vois rien, je suis aveuglé par les lumières des scialytiques. Mes poumons qui ont été écrasés dans le périple s'expandent en se remplissant d'un air qui sent le médicament, je pousse un cri sans le vouloir. Tout va bien ne vous inquiétez pas, mais pas si bien quand on me tient par les pieds, tête en bas. A partir de là tout va très vite, deux mains solides me tiennent, des tubes tripotent mon nez, aspirent ma bouche et l'on m'entoure d'un chiffon tiède et rêche, je sens quelque chose qui pendouille de mon nombril. Et puis, un moment de séré-



nité, on me pose sur quelque chose de mou et de chaud et je reconnais son odeur et sa voix. Je sens une émotion nouvelle, j'ai trouvé ma maman.

### **Elle**

Quand ils t'ont posé sur moi, enveloppé d'un linge et de mon sang, je suis entrée dans une dimension nouvelle. Il n'y avait plus rien autour de moi, nous étions seuls au monde toi et moi, comme avant. Tu m'as réchauffé le corps et le cœur. Tu es là, ma petite merveille, rabougrie et fripée, de couleur rouge violet, avec une grande bouche qui tête déjà l'air. Je ne vais pas te frustrer plus, je t'approche à mon sein et tu accroches tes lèvres. Tu sembles si fragile que je te caresse du bout des doigts, mais je te tiens bien serré contre moi. Je suis vide de l'intérieur mais j'ai à la place tant d'amour que je peux en distribuer. D'ailleurs voilà ton papa qui veut lui aussi participer à notre tête-à-tête, il nous enlace tous les deux malgré les plaintes des infirmières qui s'activent encore autour de nous. Puis il te prend entre ses deux grandes mains avec une assurance émouvante parce qu'insoupçonnée. Je laisse alors couler mes larmes.

### **Lui**

Ma tête ballote de gauche à droite, l'on me retourne dans tous les sens, je sens un objet dur dans mes narines puis dans ma gorge, on tient mes doigts l'un après l'autre, on tire sur mon nombril. Rien n'est agréable mais je me sens vivre dans un autre monde. Les bruits sont forts, les lumières aussi, de l'air circule sur les surfaces de ma peau, mes menottes bougent mais ne touchent rien... vais-je rester longtemps ici? Je ne sais pas si je finirai par m'habituer, pour le moment je me dis que j'étais mieux là-bas. Heureusement qu'elle est aussi là.



## *Monologue pour un mari*

Je le respecte... c'est mon mari. Nous sommes mariés depuis trente-cinq ans, c'est le père de mes cinq enfants. Nous en avons cinq, mais j'en ai perdu deux en bas-âge et je me suis fait avorter trois ou peut-être quatre fois, j'ai oublié déjà... c'était il y a longtemps. Je me suis mariée si jeune que quand je me suis retrouvée enceinte la première fois je ne savais même pas pourquoi, je n'avais plus eu mes règles et alors ma belle-mère m'a dit que je devais être enceinte. Comme nous habitions avec elle, puisqu'elle était veuve, elle savait tout. Les nuits où mon mari s'approchait de moi pour... vous savez, me toucher, enfin coucher avec moi, il fermait la porte de la chambre. Alors elle venait l'ouvrir en nous demandant si tout allait bien. Heureusement qu'on l'entendait venir parce qu'elle boitait depuis qu'elle était hémiplegique. Quelle horreur si elle nous avait retrouvés dans le même lit! Mais oui j'étais sa femme et lui mon mari, mais quelle honte mon Dieu! Alors on devait tout faire en silence, je n'avais qu'une envie c'est que mon mari finisse au plus vite pour que personne ne puisse entendre les froissements des draps et les grincements des sommiers. Moi à la limite je me serai passée des relations intimes, c'était juste un devoir pour moi. D'ailleurs même s'il m'était arrivé de ressentir quelque chose tout se gâtait parce qu'en allant aux toilettes pour me laver, elle, ma belle-mère, me criait de sa chambre: «Vous avez fini?» Alors j'essayais d'éviter le rapprochement avec mon mari. Je devais quand même céder de temps en temps parce que sinon, il épouserait une deu-

xième femme plus gentille avec lui comme il disait. Mais je n'osais rien dire sur sa mère et son indiscretion, c'était sa mère et il fallait la respecter par-dessus tout et puis... nous habitons chez elle. Elle me traitait en servante, j'étais entrée dans cette famille pour m'occuper d'elle parce qu'elle était déjà handicapée et que ses filles étaient fatiguées d'avoir à s'occuper de leur foyer et de la maison de leur mère. Elle n'était pas peu fière que son fils devienne papa! Neuf mois exactement après notre mariage. Elle a été profondément déçue quand j'ai accouché d'une fille et m'a demandé de faire un effort pour avoir un garçon la prochaine fois. Mon périnée avait été déchiré dans tous les sens par un accouchement qui avait duré dix-neuf heures et elle me parlait de la fois suivante! La sage-femme du quartier qui m'avait assistée se plaignait de mon manque de coopération, de mon manque de courage si je geignais quand les contractions devenaient insoutenables « nous sommes toutes passées par là, et nous n'en sommes pas mortes », elle non, mais elle oubliait ma cousine, une voisine et au moins deux autres femmes du village dont j'avais entendu parler. A cet instant je m'étais juré que je ne laisserais plus mon mari me toucher, pour ainsi éviter de revivre ce calvaire qui me faisait souhaiter ma mort plutôt que de continuer à sentir ces douleurs. J'en étais même à souhaiter que ma fille ne se marie jamais pour qu'elle n'ait pas à subir cette torture.

Il paraît que quand l'enfant est dans les bras de la mère tout s'efface comme par enchantement, alors j'attendais que ce moment arrive. Mais immédiatement elle, qui d'autre, a pris la petite d'entre mes bras pour la montrer à la tribu qui attendait dans le hall, alors les contractions sont revenues encore plus fortes, comme une deuxième délivrance. Je me suis retrouvée seule dans mon lit alors que toute la famille assistait au premier bain de mon enfant. Mon mari

n'était même pas rentré pour me remercier, m'embrasser, me consoler... Je ne sais pas ce que j'aurais voulu qu'il fasse, j'avais envie d'être avec lui, qu'il dise que j'avais fait du bon travail.

Et ce n'était que le début. A partir de ce jour et avec l'excuse que le bébé devait rester près de sa mère il faisait chambre à part. D'une part cela m'évitait ses ronflements qui transperçaient les murs, mais cela facilitait la tâche d'espionnage à ma belle-mère qui, là, savait exactement la nuit où nous faisons l'amour. Elle se permettait tous les commentaires, et si elle avait du public encore mieux. Au café du matin entre voisines quand toutes les femmes sont seules entre elles, les hommes ne savent pas ce qui se dit. Moi non plus, jusqu'à rentrer dans cette famille. Une fois les affaires ménagères expédiées, elles se réunissent pour parler chiffons, exposer leurs dernières acquisitions en sous-vêtements affriolants : des culottes rouges avec des trous suggestifs, des strings avec paillettes ou plumes... et discuter de leur effet sur la gent masculine, normalement l'époux même si ce n'était pas toujours le cas. J'en ai appris des choses sur les mœurs des soi-disant femmes fidèles et aimantes. Je rougissais de les entendre parler de la sorte, de ce langage cru que je n'osais même pas répéter, que je n'avais jamais entendu auparavant.

Mais le pire c'est quand elles se retournaient vers moi pour me demander des détails. Je rougissais, je disais qu'il n'y avait rien à raconter et c'est alors, qu'elle, ma belle-mère, prenait les rênes de la conversation pour décrire ce qu'elle pensait être nos nuits d'amour. Elle calculait la fréquence de nos rapports, s'ensuivait des comparaisons peu flatteuses sur mon couple, mais je m'en foutais, ce n'était pas un concours, je jalousais seulement leur aise en parlant de sexe, d'orgasmes... C'était comment un orgasme?

Peu à peu je me suis mise à éviter ces cafés du matin qui étaient autant de moments de torture psychologique pour moi. Je prétextais un biberon, une purée à faire ou du sommeil à récupérer. Le regard de ma belle-mère plein de commisération en me quittant toute guillerette pour ses séances de «thérapie de groupe» me laissait indifférente, mais non les commentaires qu'elle faisait en rentrant. Déjà qu'elle me faisait le résumé des conversations avec des airs plein de sous-entendus, en plus elle se permettait de critiquer ma lenteur dans le ménage. Elle voulait que tout fût propre et en place à son retour. «Tu sais que je suis allergique à la poussière...», «tu fais exprès de garder ces fenêtres ouvertes pour que j'attrape une pneumonie?» se plaignait-elle, et quand mon mari rentrait déjeuner avec nous, elle faisait l'éloge de mes qualités de ménagère, de cuisinière même si deux heures auparavant c'étaient des critiques sur mon incompetence, ma lenteur, mes recettes insipides.

Le ton a changé progressivement quand j'ai accouché de la deuxième puis de la troisième fille, que Dieu les protège. Son regard s'est fait haineux et plein de reproches, comme si la décision du sexe de l'enfant dépendait de mon bon vouloir. Elle a commencé à faire des commentaires devant mon mari sur mon incapacité à concevoir des garçons, des insinuations sur ma fertilité «unilatérale» presque synonyme d'infertilité, des critiques ouvertes à l'égard de mes parents et de leur laxisme dans mon éducation, dans l'éducation de tous leurs enfants d'ailleurs, osait-elle ajouter, se hissant en experte alors qu'elle n'avait salué mes sœurs et frères que le jour de mon mariage. Mon mari ne m'a jamais défendue, ni les miens d'ailleurs, qui se contentaient de me conseiller patience et respect envers cette mégère, de peur de me voir répudiée, donc revenir chez eux parce que qui voudrait

d'une femme divorcée donc forcément fautive d'on ne sait quoi, mais fautive après tout. Mon mari, lui, se contentait de fixer son assiette avec une concentration telle qu'on aurait dit qu'il se préparait à la faire léviter. Il ne voyait donc pas mes yeux en soucoupe qui le regardaient éplorés, fuyant la face ratatinée de la vieille et sa bouche tordue par le mépris et la maladie, cherchant une planche de salut. Il se taisait, d'ailleurs elle n'attendait ni approbation ni encouragement. Je crois que ce silence complice m'a éloignée définitivement de lui, Dieu me pardonne.

Plus j'étais réticente à faire l'amour avec lui, plus cela se passait mal; il devenait presque violent. Il m'obligeait à faire des choses qui me dégoûtaient, d'ailleurs rien que d'y penser j'en ai la nausée aujourd'hui. Si je refusais, il m'attrapait par les cheveux et poussait ma tête vers son bas-ventre et ne me relâchait que quand il se sentait satisfait ou bien il me tenait par les poignets pour que je ne puisse pas me retourner quand il me prenait comme le font les animaux. J'essayais de le raisonner, de lui dire que ce n'était pas bien de faire ce qu'il me faisait, que l'enfer nous attendait, que c'était haram... il m'ignorait, tout à sa besogne et ses grognements. Je crois même qu'il prenait plus de plaisir encore de cette violence, de me forcer, de presque me violer que quand j'étais sa femme soumise.

C'est à cette même époque que je me suis mise à consulter un médecin plus régulièrement parce que les douleurs au bas-ventre devenaient insoutenables et le diagnostic était toujours une infection. Je ne comprenais pas d'où je pouvais avoir toutes ces différentes «bêtes», je suis une obsessionnelle de la propreté. Mais le regard plein de sous-entendus que me jetait la gynécologue une fois le diagnostic fait me glaçait. Elle me demandait si mon mari se plaignait d'écoulements ou de brûlures dans ses parties in-

times. J'ai répondu « non » mais je voulais qu'elle comprenne que je n'en savais rien. D'ailleurs comment l'aurais-je su ? On ne parlait pas de « ces choses » chez nous. Tout le monde était évidemment au courant de mes visites chez le docteur, mon mari à qui je devais demander l'argent, ma belle-mère qui surveillait chacun de mes déplacements pour sauvegarder l'honneur familial « les femmes dans notre famille ne sortent pas seules, je ne veux pas que les voisins parlent... » et qui me faisait accompagner par une des belles-sœurs et qui rentrait même dans la salle d'examen pour entendre et rapporter tout ce qui serait dit. J'avais compris que mes infections provenaient des retards nocturnes de mon mari qui devenaient de plus en plus fréquents. Je savais que l'excuse du travail n'était pas vraie, tout le monde se plaignait du peu de travail, notre budget familial s'en ressentait. Je savais seulement que ces soirs-là mon mari s'affalait sur son lit et ronflait avant même que je ne lui enlève ses chaussures, et que l'odeur qu'il dégageait était un mélange de cigarette, de sueur et de quelque chose d'autre d'écœurant. J'ai même retrouvé un soir des traces de rouge à lèvres sur sa chemise que je me suis empressée de nettoyer dans un inutile réflexe pour préserver mon honneur de femme bafouée, comme pour cacher un secret que tout le monde connaissait.

Ce que j'appris suite au décès de ma belle-mère après un long alitement et une décrépitude progressive durant laquelle je me suis transformée en infirmière qui changeait les couches de l'incontinente, lavait le corps flasque et mou de la tétraplégique, alimentait à la cuillère cette bouche qui m'avait tant méprisée, c'est que je pouvais regretter sa présence. Après avoir reçu à la maison les condoléances pendant trois longs jours où notre salon grouillait de parents lointains, d'amis que je n'avais jamais rencontrés, et pen-



dant lesquels j'ai dû simuler une peine que je ne ressentais pas, les portes de l'enfer se sont ouvertes... pour m'accueillir. J'ai commencé à me maquiller pour cacher mes bleus, je portais des lunettes de soleil même la nuit pour camoufler larmes et yeux rougis. Pour les griffures et écorchures sur le corps ce n'était pas compliqué, je portais des manches longues même en plein été. Mes filles étaient toutes mariées, il ne restait au foyer que mes deux garçons que j'avais eu sur le tard, qui essayaient de raisonner leur père, mais avec la distance requise par le respect qu'ils devaient à leur géniteur et le pourvoyeur de tous leurs désirs. « Mes garçons ne doivent manquer de rien, tu en seras responsable! » assénait-il. Puis ils commencèrent à s'absenter de plus en plus longtemps laissant le champ libre à la violence d'un homme qui me reprochait même l'absence de « ses » fils. Toute excuse était bonne (mais mauvaise pour moi) pour me rouer de coups: de pieds, de mains, de tout objet solide qui lui tombait sous la main. Je perdis ainsi un horrible vase que nous avions reçu en cadeau de mariage et qui avait résisté toutes ces années, sa mauvaise qualité et sa laideur le protégeant de la casse, mais ne résistèrent pas à mon crâne.

Comme il disparaissait parfois durant deux jours de suite, il décida de diminuer le nombre de billets qu'il me donnait comme pitance à la fin de la semaine. Au début, ce régime forcé convenait à ma ligne bien malmenée par les années, les grossesses, toutes les frustrations que je libérais en mangeant, les plats nageant dans la graisse d'agneau dont raffolait ma belle-mère et qui dictait la composition des menus selon ses envies du moment.

Mais bientôt je n'eus plus d'argent pour acheter mes médicaments contre l'asthme. Je me suis fait soigner dans un dispensaire où les consultations étaient gratuites. J'ai changé de médecin pour éviter d'expliquer que ce n'était

pas le traitement qui était inefficace, je ne l'avais tout simplement pas pris. Par contre mes visites aux urgences se firent de plus en plus fréquentes parce que mes poumons résistaient à laisser entrer l'air et sifflaient au moindre effort comme une locomotive agonisante. J'en sortais avec des prescriptions illisibles et pleines de recommandations pour ne pas rechuter. A la pharmacie j'achetais le médicament le moins cher parmi les quatre ou cinq sur la liste. Mes crises agaçaient royalement mon mari car elles l'obligeaient à s'occuper de moi, à m'accompagner aux urgences, à me ramener à la maison. Parce qu'entre-temps ses visites à notre domicile conjugal étaient sporadiques. Je me doutais de la réalité qu'il allait me cracher lui-même à la figure.

Cela arriva un soir où je sentais ma mort imminente et dans un accès de survie, j'avais sonné à la porte de mes voisins de palier pour leur demander de m'accompagner aux urgences. Ils se doutaient bien que mon mari n'était pas là. Je ne sais pas comment il avait été mis au courant, mais il m'attendait à la sortie des urgences, tournant en rond de rage, et profitant de cette occasion pour m'asséner son coup de maître: «J'ai épousé une autre femme». Sur le moment j'avais deux choix. Soit je me mettais à hurler et vu l'état de mes poumons cela ne pourrait pas être facile. Ou bien je simulais une syncope pour l'embêter encore plus. Je choisis de me taire.

J'appris donc que mes filles étaient plus âgées que leur belle-mère qu'elles devaient appeler respectueusement «tante», que mes fils avaient donc des frères plus jeunes que leurs propres fils, j'en avais le vertige! Mais si personne n'en parlait entre nous, les voisins eux en faisaient un sujet de conversation qui meublait leur ennui.

Mon quotidien ne s'en améliora pas pour autant, c'est en me voyant que mon mari devait se rendre compte de ce que

je représentais pour lui, rien. Il défoulait sur moi frustration, stress ou angoisse, passés, présents et futurs. Je me demandais pourquoi il prenait la peine de revenir chez nous et je compris que cet homme victime d'une mère dont il n'avait pas pu se détacher, pour des considérations purement morales ou sociales, nullement affectives j'en étais certaine, trouvait en moi un exutoire à toutes ses frustrations passées. D'ailleurs j'étais le seul témoin de cette période d'obéissance aveugle et de dépendance filiale et sa violence était une façon de se prouver qu'il pouvait être un homme, ce qui pour lui signifiait simplement supérieur à la femme.

N'ayant jamais reçu d'affection, je savais qu'il était incapable d'en donner même à cette nouvelle femme et quelque part, cela me procurait un plaisir sadique. Mais plus je recevais des coups plus la révolte montait en moi, j'en arrivai à chercher la confrontation, je devins même arrogante. Je ne comprenais pas d'où me venait cette envie de le défier. Cette forme de contrôle me redonnait confiance en un moi qui avait été bafoué durant de longues années. Je me sentais pour la première fois maîtresse de la situation. L'ivresse du pouvoir est-elle mauvaise conseillère? Je n'ai jamais regretté mon acte, je contrôlais pour une fois ma vie, même si c'était aux dépens de la vie des autres. Comme vous êtes médecin, et que vous êtes tenu au secret professionnel je vous le dis à vous, je crois qu'au fond de moi j'ai besoin que vous admiriez mon astuce: j'ai tout simplement remplacé son insuline par de l'eau, et il est allé mourir chez l'autre.